



# ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

## Tim Burton

Né le 25 août 1958 à Burbank, Californie. Après des études à la California Institute of the Arts, Tim Burton débute chez Disney dans les années 70, collaborant à l'animation de plusieurs dessins animés, dont *Rox et Rouky*. Après cette expérience, il débute dans la réalisation avec deux courts métrages, l'un d'animation (*Vincent*, 1982), l'autre de facture classique, *Frankenweenie* (1984), parodie revendiquée de *Frankenstein* et des films de la firme Hammer.

En 1985, Tim Burton réalise son premier long métrage, *Pee Wee Big Adventure*, qui plante déjà les bases d'un univers très personnel, où le fantastique le dispute à l'onirisme. Trois ans plus tard, il se révèle au grand public avec la comédie *Beetlejuice*,

fable fantastico-macabre dans laquelle Michael Keaton incarne un "bio-exorciste" totalement déjanté. Il retrouvera le comédien pour *Batman* (1988) et *Batman, le défi* (1991), le glissant sous le costume du célèbre homme chauve-souris et démontrant par la-même que son génie créatif peut aussi s'exprimer sur des films dits "de commande".

Fidèle en amitiés professionnelles, Burton entame en 1990, par la romance fantastique *Edward aux mains d'argent*, une fructueuse collaboration (six films) avec Johnny Depp. Après avoir donné au comédien le rôle d'une invention humaine pourvue d'un cœur et de lames de métal en guise de doigts, le cinéaste ne cessera de lui offrir des prestations fortes et originales. Ainsi, Depp se glisse sous les traits du réalisateur de séries *Ed Wood* (1994), fait tout pour percer le mystère d'un cavalier sans tête dans *Sleepy Hollow* (1999), campe un inquiétant chocolatier dans *Charlie et la chocolaterie* (2005), adapté du livre pour enfants de Roald Dahl, et incarne le terrifiant barbier *Sweeney Todd* (2008) dans l'adaptation de la comédie musicale de Stephen Sondheim.

Tim Burton parvient parfois à s'affranchir

2010 (sortie France : 24 mars 2010) - États-Unis - couleur - 1h49 - VF

film de **Tim Burton**

scénario : **Linda Woolverton**, d'après les ouvrages *Alice au Pays des Merveilles* (1865) et *De l'autre côté du miroir* (1871) de **Lewis Carroll** - image : **Dariusz Wolski** - montage : **Chris Lebenzon** - animation : **David Schaub** - décors : **Robert Stromberg** - costumes : **Colleen Atwood** - musique : **Danny Elfman** - son : **William B. Kaplan, Bill Banyai, Robert Smith** et **Michael Semanick** - production : **Roth Films, Team Todd** et **Zanuck Company** - producteurs : **Richard D. Zanuck, Suzanne & Jennifer Todd** et **Joe Roth** - distributeur : **Walt Disney Pictures**.  
avec : **Mia Wasikowska** (Alice), **Johnny Depp** (le Chapelier Fou), **Helena Bonham Carter** (la Reine Rouge), **Anne Hathaway** (La Reine Blanche), **Crispin Glover** (Hosovic Stayne / le Valet de Cœur), **Matt Lucas** (Tweedledee / Tweedledum), **Stephen Fry** (Chess, le Chat), **Alan Rickman** (Absolem), **Marlon Csokas** (Charles Kingsleigh), **Barbara Windsor** (Mallymkun, Le Loir), **Timothy Spall** (Bayard), **Tim Pigott-Smith** (Lord Ascot), **Christopher Lee** (Jabberwocky), **John Surman, Frances de la Tour, John Hopkins, Imelda Staunton...**

## ENTRETIEN AVEC TIM BURTON

Après *Sweeney Todd*, qui était un film très noir, très féroce, on peut être surpris par le caractère particulièrement coloré de votre version d'Alice...

J'ai vu tellement de versions et croisé tellement de lectures différentes d'*Alice*, des choses dingues qui allaient de la grille psychanalytique à la comédie musicale porno, que très vite je n'ai pas voulu laisser aller mes penchants trop noirs. Je ne crois pas pour autant avoir donné une version purement enchantée d'*Alice*. C'est encore autre chose, et ce n'est pas un élément purement enfantin. C'est l'adolescence, et elle m'intéresse sans doute plus comme sujet que l'enfance. C'est pourquoi on a changé la structure pour aller plus loin dans ce que je voulais tirer des personnages, sans qu'il soit non plus question de trahir l'esprit du livre.

C'est votre retour chez Disney où vous avez fait vos premières armes en tant qu'animateur. On peut y voir une forme d'édulcoration de votre univers... Certes, je savais que ce serait un "Disney Movie", pas question d'en faire une version X ! Mais il n'y a pas eu de pression de cet ordre de leur part : nous avons eu une discussion, une seule, au début. On a listé les choses qui étaient dans le scénario, et pas une seule n'allait dans le sens du politiquement correct. Le récit de Lewis Carroll est si verrouillé qu'ils ne pouvaient, en surface, rien censurer. Mais c'est une bonne question, car j'ai déjà été confronté à ce genre de pression par le passé, en particulier sur *Charlie et la Chocolaterie*, où je recevais des mémos me signifiant clairement qu'on ne pouvait pas dire telle ou telle chose... qui étaient toutes chez Roald Dahl ! Mais il n'est pas impossible que j'y aie échappé sur *Alice*, en partie parce que le film était une telle galère à mettre en image que pendant longtemps il n'y avait rien à voir, rien à juger.

Le film est projeté en 3D, avec ce que ça signifie de coût et de retombées économiques; cela n'a pas accentué la pression sur vous de la part de la production ? J'ai voulu la 3D. Mais la 3D, c'est un outil génial, et c'est tout. Elle ne doit pas dicter l'esthétique. J'aimerais en refaire, c'est sûr, mais je ne suis pas certain qu'elle doive être hégémonique. Je ne sais pas si tous les films fantastiques, sans exception, doivent être en 3D. J'aimerais bien d'ailleurs la voir appliquée à des films plus intimistes. Mais j'ai cette vision en partie parce que je ne suis pas du tout technicien dans l'âme. Je ne pense au projet que dans sa dimension artistique.

Qu'apporte la 3D dans les parties du film qui se passent dans le monde réel ?

Pour être honnête, sur la première partie, je ne pouvais pas faire grand-chose. Je devais, pour garder un effet de contraste, minimiser la 3D, réduire sa marge, simplement l'amener pour laisser au spectateur une pente vers laquelle aller, et ressentir une émotion différente une fois passé dans l'autre monde. La restreindre. Peut-être aussi parce que j'ai une vision de la société victorienne comme étant guindée et finalement peu encline au relief. On peut enlever les lunettes quelques minutes, oui, peut-être bien après tout (rires).

*Avatar* et *Alice* reposent sur la même structure : deux mondes parallèles qu'il va falloir explorer, scruter et conquérir...

La 3D est un médium relativement neuf. L'exploration des univers parallèles s'y prête pour essuyer les plâtres. Après, on peut dire que la 3D va sauver l'économie du cinéma et sans doute est-elle déjà en train de la sauver [le matin même, Burton apprenait qu'*Alice* venait de prendre la tête du box-office américain, ndr], mais c'est avant tout un outil pour recommencer à voir les choses différemment.

Vous avez tourné en 2D, et la 3D n'est intervenue qu'à la postproduction. Pourquoi ?

Si on a tourné en 2D, c'est que le tournage était déjà rendu techniquement complexe en raison des questions de proportions. Alice ne cesse de grandir ou de rapetisser. Elle évolue dans un monde imaginaire, peuplé de créatures qui n'existent pas. Tout a été tourné dans une pièce sur fond vert et rarement avec deux acteurs en même temps... Quelle folie pure ! Le même plan est

du fantastique pur et d'un cinéma très personnel bâti au fil des ans. Il emprunte ainsi un ton plus parodique avec **Mars Attacks !** (1996), qui narre une invasion extra-terrestre aussi tragique que délirante, se penche sur l'exercice du remake avec **la Planète des singes** (2001), ou abandonne même toute excentricité avec la fable douce-amère **Big Fish** (2003). Considéré comme l'un des cinéastes les plus inventifs de sa génération, Tim Burton est également un producteur avisé, notamment dans le domaine du film d'animation fantastique (*James et la pêche géante*, *l'Étrange Noël de M. Jack* ou encore *les Noces funèbres*, avec un certain Johnny Depp à la voix). En 2010, Tim Burton poursuit sa fructueuse collaboration avec Johnny Depp et Helena Bonham Carter, en leur offrant deux des rôles principaux de sa relecture d'**Alice au Pays des Merveilles**, où il dirige la jeune Mia Wasikowska, et mêle animation et prises de vues réelles.

un montage de plusieurs plans tournés indépendamment les uns des autres... Des pièces détachées... On aurait pu tourner, comme *Avatar*, en motion capture, image par image, mais vraiment je déteste ça aussi. Il n'y avait pas d'autres solutions.

**Vous avez apprécié cette expérience ?**

Sincèrement, non. C'était un tournage déshumanisé. Avec des acteurs qui jouaient devant des bouts de scotchs verts ou qui s'adressaient à des balles de tennis. Le seul à qui ça n'a posé aucun problème, c'est Johnny Depp. Parce que Johnny est fou, tout simplement... Mais pour Mia, dont c'était la première expérience au cinéma, c'était déstabilisant. Toutes les méthodes d'acteurs sautent face à une situation pareille. Mais ça n'a pas été sans intérêt sur sa façon d'incarner Alice : elle a vécu le tournage comme quelqu'un qui essaierait de toutes ses forces de s'extraire hors de là. En ce sens, elle était sur le tournage comme son personnage : prisonnière à l'intérieur de son rêve.

**Pourquoi avoir vieilli Alice de près de dix ans ?**

Pour mieux m'identifier à elle, pour mieux me transposer en Alice, ses troubles, ses problèmes, ses rêves. Pour moi, ce n'est pas une fille. C'est un garçon ! C'est en tout cas aussi bien une fille qu'un garçon, un être qui morfle dans ce corps-là, qui se sent trop petit ou parfois trop grand pour tout un tas de choses que la vie lui demande d'accomplir. Jamais à la bonne dimension, socialement parlant. Je me sens proche de ce personnage.

Philippe Azoury - Libération

Comme le disait le psychanalyste Jacques Lacan, féru de Lewis Carroll : "On ne franchit jamais qu'une porte à sa taille." Le cinéaste Tim Burton est suffisamment grand, ou petit, pour pénétrer dans le monde merveilleux d'Alice. Son film est enchanteur. Les plus pointilleux lui reprocheront d'avoir utilisé sa propre clé, plutôt que celle que lui tendait l'écrivain britannique. Mais peut-on reprocher à un créateur d'adapter une œuvre, fût-elle célèbre, en lui donnant les couleurs de son propre univers ? N'en déplaise au fameux Charles Lutwidge Dodgson (vrai nom de Carroll), et foin de la mythologie entretenue par cet amateur de petites filles, l'Alice de Tim Burton a 19 ans. La prudence n'est pas son fort. Elle ne pleure pas à tout bout de champ et se moque d'avoir froissé quiconque. On veut la marier au fils dégénéré d'un lord. Elle prend la poudre d'escampette en se laissant tomber au fond d'un terrier à lapin. Le monde souterrain qu'elle découvre n'est pas Wonderland, mais Underland, après avoir avalé une fiole de ce poison qui pourrait être une drogue hallucinogène. Patchwork des deux livres emblématiques de Carroll (*Alice au pays des merveilles* et *De l'autre côté du miroir*), le film enrôle leur faune fantastique, leur langage facétieux à base de non-sens et de mots-valises (deux vocables compressés en un seul), la quête de l'héroïne. Rêve-t-elle ou pervertit-elle une société adulte dans laquelle elle ne trouve pas sa place ? Alice retrouve des personnages rencontrés treize ans plus tôt, mais dont elle n'a gardé aucun souvenir.

L'une des questions soulevées par ce conte, un rien trop effrayant pour y emmener les petits, est celle de l'identité. Le "Qui suis-je ?" d'une Alice qui, de chutes en tunnels et couloirs symbolisant la naissance, s'interroge sur son nom, son âge et sa dimension, est relayé par la perplexité de ses compagnons : "Ce n'est pas la vraie Alice !", affirment-ils, non sans clin d'œil au spectateur. C'est la même, et ce n'est pas la même, car Alice affecte d'être jeune fille de bonne famille et paria, comme son créateur (Dodgson et Carroll), comme les jumeaux Tweedles, les deux Reines, ou la Chenille, qui se transforme en papillon. Chenille fumeuse d'opium dont la disparition illustre la mort d'une figure paternelle incarnant sagesse et protection. À 6 ans, la gamine demandait à son père si ses songes étaient un signe de folie. Elle se rassure aujourd'hui : "C'est un rêve, il ne peut donc rien m'arriver !" Rien de pire, en tout cas, que ce qui la guette dans les allées du parc victorien, peuplé de nobles poudrés et puritains.

L'une des plus belles réussites du film, collage d'acteurs et d'images de synthèse, est la figuration du fameux Chat du Cheshire, symbole de l'impalpable en ce qu'il apparaît et disparaît, symptôme d'un esprit vagabond, félin au masque impénétrable doté d'un sourire insolent, si peu dévot, refusant de baisser les yeux devant le pouvoir. Tim Burton, qui travailla déjà pour Disney à ses débuts, observe l'histoire d'Alice à travers ses lunettes. Lui, qu'on classa "enfant bizarre", s'est avéré adepte des êtres irradiant d'enfance dans un corps de grande personne, du lunaire *Pee-Wee* à l'insoumis *Edward aux mains d'argent*. Le Chat psychotique était là dans *Batman Returns*, via *Catwoman*. Quant au Chapelier fou (Johnnie Depp), il peut être vu comme une réincarnation du Pingouin de *Batman Returns*, ou du Willie Wonka de *Charlie et la chocolaterie*.

Célèbre réplique du livre de Carroll, le "Qu'on lui tranche la tête !" de la Reine hystérique surgit comme un clin d'œil au Cavalier sans tête de *Sleepy Hollow*, où une sorcière s'acharne à décapiter tout le monde. Dans *Mars Attacks* ou *Big Fish*, les crânes humains voltigent aussi... La Reine rouge a la grosse tête. Dépeinte comme une monarque élisabéthaine, sœur Boleyn arborant le portrait d'Henry VIII en arrière-plan, ce despotique personnage copie les mines de Bette Davis. La Reine blanche est une punk pacifiste jaillie d'un campus, avec clin d'œil à David Bowie. Johnny Depp, tignasse d'un orange flamboyant et pupilles vert électrique, assure que son Chapelier arbore les stigmates d'un homme empoisonné au mercure. Un rien psychédélique, l'émerveillement visuel puise ses références chez les symbolistes, byzantins, et illustrateurs anglais de l'heroic fantasy.

Hitchcock serait fier de Tim Burton, qui a réussi ses méchants, dont deux monstres homériques : le bouledogue enragé, borgne, baveux et puant, nommé Bundersnatch ; le Jabberwocky, dragon dont Alice doit débarrasser l'Underland. Ce combat entre l'innocence et le paganisme doit avoir lieu "le jour Frabieux". Combat macabre et gothique tel que les affectionne Tim Burton. Citons encore Lacan sur Carroll : "Du malaise découle une joie singulière."

Jean-Luc Douin - Le Monde

**CINÉ-RENCONTRE** SALLE PAUL DESMARETS  
**MERCRÉDI 26 MAI 20H30**  
**WALTER, RETOUR**  
**EN RESISTANCE**  
**DE GILLES PERRET**  
SUIVI D'UN DÉBAT AVEC :  
LE RÉALISATEUR  
EN COLLABORATION  
AVEC LE CRÉA ET LE FNES-FSU